

TRANSFUCE

Choisissez le camp de la culture

EMMANUEL PERROTIN L'HOMME QUI BOUSCULE L'ART CONTEMPORAIN



L 13691 - 171 - F: 7,90 € - RD



LIVRE

Le meilleur de
la Rentrée étrangère

CINÉMA

Les rouages de la propagande
par Mila Turajilic

SCÈNE

De Céline à Brasillach, la France
collabo selon Creuzevault

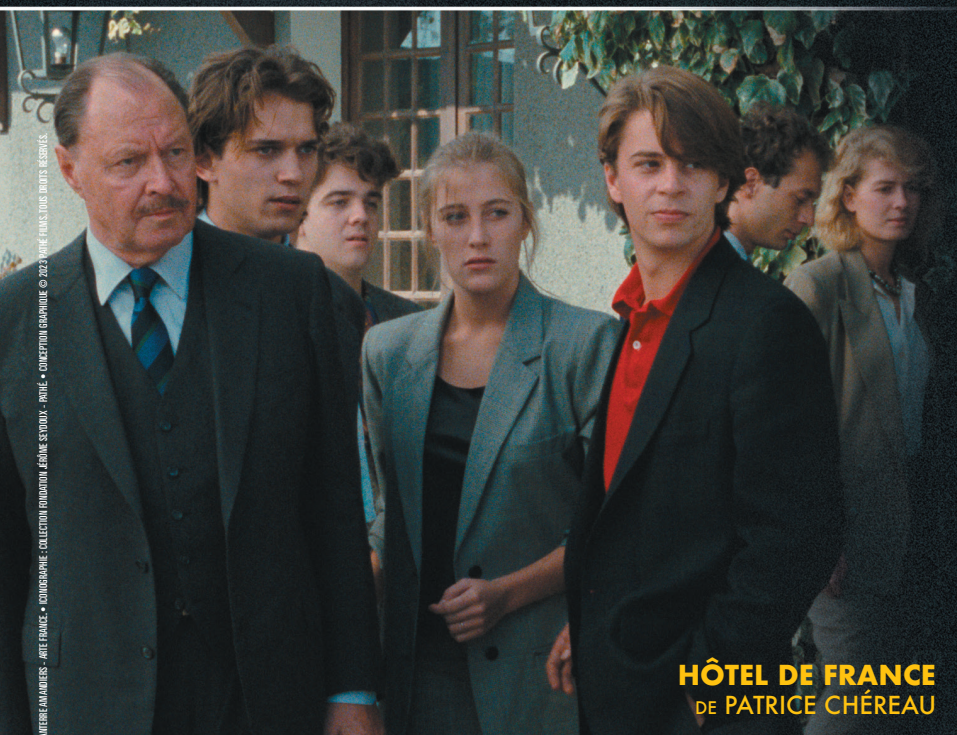
ART

Les pépites de Paris+
par Art Basel

POUR LA PREMIÈRE FOIS EN VERSION RESTAURÉE



AMOK
DE FÉDOR OZEP



HÔTEL DE FRANCE
DE PATRICE CHÉREAU



DISPONIBLES LE 18 OCTOBRE
EN COMBO DVD/BLU-RAY, VOD ET ACHAT DIGITAL

TRANSFUGE



FNITO

Quelques affaires, Lidia Jorge et Zeruya Shalev

PAR VINCENT JAURY

Un mot d'abord sur les affaires qui agitent cette rentrée littéraire. Cette pauvre primo-romancière, Julie Héracles, vouée aux gémonies pour son roman *Vous ne connaissez rien de moi* (Lattés), se voit accusée d'avoir construit son personnage principal, Simone, cette femme tonduée au sortir de la guerre, d'une manière malhonnête. Pourquoi ? Parce que cette Simone, personne bien réelle, on le sait, s'avérait être une pro nazie convaincue et qu'elle en fait un personnage de femme positive, libre, « incandescente » comme le dit la 4e de couverture du livre. De la maladresse dans son geste, de la gaucherie, une erreur méthodologique qui fait son tort. Car oui, c'est une erreur de prendre une personne réelle et si problématique, et d'inventer, par exemple, qu'elle a sauvé des juifs ; manque de prudence de faire ce récit à la première personne, la troisième personne lui aurait assuré une distance minimisant le risque d'une trop grande empathie pour Simone ; ce qui ne signifie pas cependant qu'un romancier ne puisse avoir de l'empathie pour un personnage monstrueux ; c'est bien son rôle d'arriver à rendre un monstre un peu moins monstre. Et le geste que fait Héracles, de creuser de ce côté-là, est un geste indéniablement intéressant. Nous avons suffisamment de personnages en littérature française bienveillants, bien peignés, bien sous tous rapports, pour ne pas être heureux d'avoir à faire un personnage trouble. C'est d'autant plus dommage qu'Héracles a un talent d'écriture, une efficace et une fluidité évidentes. Sa faute l'obligera-t-elle à accomplir douze pénibles travaux ?

Passons vite sur l'affaire Eva Ionesco, qui règle ses comptes avec son ex-mari d'écrivain Simon Liberati, dans *La bagne au doigt* (Robert Laffont). Elle aurait fait œuvre littéraire qu'on lui aurait tout pardonné, et à lire ce récit, un personnage Liberati aurait pu être passionnant ; làs, le livre n'est pas écrit (j'espère ne pas me prendre un coup de couteau pour cette phrase !) et ce récit de vengeance, ras des pâquerettes, s'il nourrit le voyeurisme du lecteur, laisse une impression désagréable, amère, rance. Ajoutons avec sourire l'article sur ce livre d'Elisabeth Philipe dans le *Nouvel Obs*, où la critique littéraire, connue pour ses hauteurs de vue et sa pensée dialectique, estime que le pire du texte reste non pas le salut nazi que Liberati aurait fait à plusieurs reprises, mais le fait qu'il ait dit à Ionesco qu'il n'existait pas de romancière de génie. Voilà qui montre un sens aigu de la hiérarchie. Chapeau.

Il y a enfin l'affaire dite des *sensitivity readers*, du québécois Kevin Lambert (qui signe avec *Que ma joie demeure* (Nouvel Attila) un roman ne manquant pas de qualités), l'opposant à Nicolas Mathieu. Au Québec, ces *sensitivity readers* sont censés relire les textes au motif qu'il faille éviter de froisser telle ou telle minorité. Le gentil garçon a ainsi pris toutes les précautions d'usage pour que personne ne se sente offensé. Et cela s'est su. Et cela choque Nicolas Mathieu. Amen. Il

y aurait beaucoup à dire à ce sujet, mais contentons-nous ici de dire ceci : écrivains, soyez un peu plus punk, un peu plus anar, un peu moins curé : offensons-nous les uns les autres. Autre chose : qui peut dire de manière certaine ce qu'est un « Haïtien homosexuel », personnage du livre dont il est question ? C'est aberrant ces déterminismes absolus. Et qui peut se prévaloir d'arbitrer ce genre de définition restrictive ? L'horreur de ces *sensitivity readers* réside dans une vision du monde où les identités collectives prévalent sur les trajectoires individuelles, annihilant de ce fait toute marque de singularité. Cette conception n'aura qu'une conséquence en littérature : créer, recréer du stéréotype et du cliché. Car reprenons le cas du « Haïtien homosexuel » : à chaque fois qu'un écrivain souhaitera créer un personnage de ce type, il passera par ces charlots, pardon, par ces *sensitivity readers*, qui, systématiquement, diront la même chose : il est comme ci, il est comme ça, ne dites surtout pas ça, ne dites surtout pas ci, car « l'homosexuel haïtien » pourrait mal le prendre... Si bien que de Lambert, à X, Y ou Z, nous aurons des personnages identiques. C'est appauvrissant, bête, et bien sûr, faux.

Autre chose : il n'y a pas plus réactionnaire que ces *sensitivity readers* tant cette conception de la littérature repose sur cette vieille idée du roman bourgeois XIX^e de l'« illusion réaliste ». On pensait que Brecht avait réglé ce problème depuis longtemps, mais apparemment ce n'est pas le cas. Il va falloir remettre Brecht au goût du jour pour réinjecter un peu de modernité en littérature. Quelle régression.

Mais au fond, tout ceci a très peu d'importance, surtout lorsque nous lisons le dernier roman de Lidia Jorge, *Misericordia* (Métailié), et celui de Zeruya Shalev, *Stupeur* (Gallimard), deux romans merveilleux. *Misericordia*, Prix *Transfuge* du meilleur roman lusophone de cette rentrée, nous fait voir ce qui se passe dans la tête d'une très vieille dame, finissant ses jours en maison de retraite. Rarement nous aurons lu un roman si beau et instructif sur ce qu'est une fin de vie, son rapport à la mort prenant les traits ici de la nuit, mais son rapport aussi à la vie qui lui reste à affronter, sa fille, son beau-fils, le personnel de la maison de retraite et les autres personnages âgés, oscillant entre pitié et mots cinglants, entre infimes joies et désespoir. Par son écriture et son rythme, et un art consumé de la simplicité, se dégage du roman une sérénité, de la narratrice ou de la romancière, remarquable.

Tout l'inverse du roman *Stupeur* de Shalev (à retrouver la longue interview dans ce numéro) que nous suivons aussi de près à *Transfuge* et ce depuis longtemps. On y retrouve tout Shalev, l'intelligence du détail, l'acuité psychologique, un passé qui revient, encombre, déboussole, fout le bordel, chez des personnages au bord de la crise de nerfs. Une vie intime au bord de l'effondrement, en miroir d'Israël, où elle ne voit plus que « rage et mensonges ».



P. 22
ZERUYA SHALEV



P. 52
MILA TURAJLIC



P. 68
SYLVAIN CREUZEVULT



P. 102
EMMANUEL PERROTIN

SOMMAIRE

N°171 OCTOBRE 2023

- | | |
|--|---|
| 03 News | 10 Chronique Débat ouvert de Nathan Devers |
| 03 Edito général | 12 Chronique Book Emissaire d' Eric Naulleau |
| 06 J'ai pris un verre avec Lara Sedbon | 14 Chronique BD par T.H. de Tewfik Hakem |
| 08 Chronique Usages du monde de Benjamin Haddad | 16 Révélation |
| | 18 En coulisse |

Page 20 | LITTÉRATURE

- | | |
|---|---|
| 20 Edito livre | romans étrangers de la rentrée. En haut de l'affiche, trois romancières : |
| 22 Rentrée littéraire étrangère : Nous avons sélectionné les 20 meilleurs | Zeruya Shalev, Han Kang et Lidia Jorge. |

Page 50 | CINÉMA

- | | |
|--|--------------------------------|
| 50 Edito ciné | <i>des archives Labudovic.</i> |
| 52 L'interview cinéma : Rencontre avec la réalisatrice serbe Mila Turajlic , pour ses passionnants documentaires <i>Non alignés - scènes des archives Labudovic</i> et <i>Ciné Guérillas - scènes</i> | 58 Cahier critiques |
| | 62 DVD/Blu-Ray |

Page 66 | SCÈNE

- | | |
|---|--|
| 66 Edito scène | Koubi , chorégraphe virtuose aux cultures multiples. |
| 68 L'interview : Sylvain Creuzevault revisite la France de Vichy par ses figures d'écrivains collabos au Théâtre de l'Odéon. Il nous en parle. | 76 Portrait 2 : Tatiana Frolova , exilée de Russie, elle réinvente avec sa compagnie un théâtre engagé. |
| 74 Portrait 1 : La révélation Hervé | 78 Critiques théâtre, danse, musique |

Page 100 | ART

- | | |
|--|---|
| 100 Edito art | 112 Spécial Paris+ par Art Basel |
| 102 Portrait : Emmanuel Perrotin , le galleriste qui bouscule l'art contemporain. | 120 Galeries |

130 En route ! Va devant !

PAULA REGO

Drawing Breath

13 octobre - 18 novembre 2023



Galerie Lelong & Co. | 13 rue de Téhéran 75008 Paris | galerie-lelong.com



PAR JULIE CHAIZEMARTIN
PHOTO FRANCK FERVILLE

C'est la rentrée des classes. Et celle des galeries d'art. En ce début septembre, le monde de l'art se presse au défilé des vernissages. Le Marais, la rue de Seine, Matignon grouillent de l'effervescence des cocktails et dîners en ville. Dans ces quartiers, les galeries ouvrent, se ferment, s'agrandissent alors que les mastodontes étrangers du secteur s'implantent dans des hôtels particuliers. À l'écart de ce chambardement, sur une terrasse de la rue Notre-Dame de Nazareth, la galeriste Lara Sedbon, la trentaine dans une robe noire seyante, m'attend, à quelques mètres de la galerie qu'elle a ouverte il y a trois mois. « Avoir un espace fixe est une étape importante pour apporter de l'assise et une visibilité mais aussi pour postuler aux foires et montrer des solo-shows ». Sa voix douce fait écho au pavé calme à cette heure avancée de la matinée. « Il y a une vraie vie de quartier, comme un village, les commerçants passent souvent à la galerie » dit-elle en décrivant la rue, émaillée de pop-up éphémères.

Les connaisseurs ne la citent d'ailleurs pas d'emblée pour évoquer le parcours de l'amateur d'art. Légèrement trop au nord, au-delà

de la frontière symbolique de la rue du Temple ? Pourtant, certaines enseignes affinent une programmation de qualité : Dilecta, Backslash, Afikaris, Loo & Lou... Sans bruit, le quartier monte en puissance. Lara Sedbon l'a pressenti. Comme

« La jeune scène française, c'est mon truc »

elle, plusieurs galeristes trentenaires ont sauté le pas, vivifiant le secteur d'une nouvelle génération ambitieuse. Son credo : la défense de la jeune scène française. « La jeune scène française, c'est mon truc, et l'opiniâtreté à défendre les artistes, c'est surtout auprès de Daniel Templon que je l'ai apprise » confie-t-elle, évoquant la maison tutélaire où elle s'est formée. « Lorsque j'ai commencé, c'était moins à la mode de défendre les jeunes peintres. Je me sentais seule. Aujourd'hui, il y a

trop de visibilité autour des jeunes artistes, ce qui parfois conduit à des démarches d'enfants gâtés. » C'est ce qui ressort d'une discussion qu'elle a organisée la veille au soir dans sa galerie, Aurélie Bauer, l'une de ses artistes, rappelant qu'elle avait dû se mettre à la photographie et à l'abstraction pour entrer aux Beaux-Arts alors que le directeur de la prestigieuse école regardait d'un air dédaigneux la figuration. Lara Sedbon représente aujourd'hui 18 artistes qui ont en moyenne 32 ans et elle rêve de les montrer dans les plus grandes foires. Elle nous donne d'ailleurs rendez-vous à Asia Now et à AKAA, deux salons en marge de Paris+ par Art Basel. Aux murs de son nouvel espace, les œuvres noyées de bleu électrique de Benjamin Valode vont bientôt être remplacées par les dessins sur pierre de Fabien Mérelle. « Je suis venue à la figuration par l'onirisme et la technicité. Et si aujourd'hui, on parle de retour à la figuration, c'est aussi parce qu'on vit une période de crise et que les gens ont besoin de se reconnecter au réel, ou plutôt de fantasmer le réel. »

UNE PIERRE DERRIÈRE SOI

Fabien Mérelle, du
5 octobre au 18 novembre,
galerie By Lara Sedbon,
bylarasedbon.com



Galerie **Jean Fournier**

22 rue du Bac - 75007 Paris
Mar > ven 10h-12h30 / 14h-19h - Sam 14h-19h
01 42 97 44 00 — info@galerie-jeanfournier.com

Fol
humus

**Armelle
de Sainte Marie**

**9 septembre
— 18 novembre 2023**

CHRONIQUE

Lire Kundera à Kiev

USAGES DU MONDE

PAR BENJAMIN HADDAD

La mort de Milan Kundera il y a quelques mois a suscité de nombreux hommages de lecteurs, célèbres ou anonymes, qui ont trouvé un refuge à l'absurdité de l'existence dans l'œuvre du grand romancier franco-tchèque, de *La Plaisanterie* à *L'Insoutenable Légèreté de l'Être*. La dernière année de la vie de l'auteur a aussi été l'occasion de redécouvrir un essai remarquable paru en novembre 1983 dans la revue *Esprit*, « Un Occident kidnappé, ou la tragédie de l'Europe centrale », réédité par Gallimard en 2022. Ce texte, écrit trois ans après que la grève des chantiers navals de Gdansk commence de faire chanceler l'empire soviétique, résonne particulièrement à l'heure de la guerre en Ukraine.

Kundera y livre un plaidoyer vibrant pour l'Europe centrale qui, capturée politiquement par la Russie soviétique durant la Guerre Froide, appartient pleinement à la culture européenne, une région où patriotisme et contribution à l'universalisme européen se nourrissent. Pour Kundera, c'est la culture qui fait l'idée européenne. La littérature, l'art, la philosophie, la langue : ce sont elles qui rangent clairement la Pologne, la Hongrie ou la Tchéquie en Occident. Mais, déplore l'auteur, alors que l'Europe oublie sa propre identité culturelle, que ses élites relèguent la vie intellectuelle au second rang de leur quotidien, elle se désintéresse de l'Europe centrale et la réduit à son régime politique.

« Mourir pour sa patrie et pour l'Europe », c'est une phrase qui ne pourrait être pensée ni à Moscou ni à Leningrad, mais précisément à Budapest ou Varsovie ». Il est difficile de ne pas penser à la résistance des Ukrainiens en lisant ces lignes écrites il y a quarante ans. Cette guerre pour la souveraineté et l'indépendance du territoire ukrainien face à l'agression russe commence avec les drapeaux européens de la Place Maïdan en 2014, la « Révolution de la Dignité » provoquée par le refus du président pro-russe Viktor Ianoukovitch de signer un accord d'association avec l'Union Européenne. En Europe centrale, comme en Ukraine, le projet européen et l'aspiration nationale vont de pair. Pour les militants du Maïdan, l'accord d'association avec Bruxelles était synonyme de lutte contre la corruption, de renforcement de l'État de droit et de sortie de l'orbite de Moscou.

Relire l'*Occident Kidnappé* à la lumière de la guerre en Ukraine souligne l'aveuglement d'une partie des élites françaises face à Moscou, et son manque d'empathie historique et culturelle vis-à-vis de cette « zone incertaine de petites nations entre la Russie et l'Allemagne » qui ne cessait de nous alerter sur le revanchisme russe. Ces « petites nations », chères à Kundera, qui sont-elles ? Celles dont l'existence

peut à tout moment être mise en question, celles qui peuvent disparaître, celles qui, comme la Pologne, la Tchéquie, comme les Juifs, ou aujourd'hui l'Ukraine, connaissent la précarité de leur situation face aux impérialismes voisins.

Le destin de l'Ukraine nous rappelle que la guerre n'a pas disparu de notre continent, que nous ne sommes pas sortis de l'histoire. Cela n'a d'ailleurs jamais été le cas ; la guerre n'est pas « de retour » comme le répètent les commentateurs à l'envi depuis le 24 février 2022. Elle ne l'a jamais quitté. Il y a 30 ans, l'Europe échouait à prévenir un nouveau génocide sur son continent. Vukovar et Srebrenica : ces noms furent trop rapidement oubliés, relégués au rang d'anachronismes et de « vieilles haines », selon le mot du stratège Robert Kaplan dans *Balkan Ghosts* (1993) qui avait convaincu Bill Clinton de ne pas intervenir en Bosnie. Aussitôt les guerres des Balkans terminées, les Européens se sont assoupis à nouveau. Malgré la Géorgie en 2008, et l'Ukraine, déjà, en 2014.

Ces nations sont-elles l'exception, un reliquat bientôt dépassé d'une époque marquée par les rapacités d'un autre âge de puissances impériales déclinantes, ou ne sont-elles pas plutôt, comme le pense Kundera dans une intuition géniale, l'avertissement, l'anticipation du destin d'une Europe vulnérable à nouveau : « dans notre monde moderne, où le pouvoir a tendance à se concentrer de plus en plus entre les mains de quelques grands, toutes les nations européennes risquent de devenir bientôt petites nations et subir leur sort » ? Face à la Chine, aux États-Unis de Trump, à la Russie : et si les « petites nations » guidaient l'Europe dans le monde dangereux qui s'annonce ?

Notre pays, qui porte le message de l'Europe puissante depuis des décennies, a raté l'opportunité d'y associer l'Europe centrale. Au lieu de voir dans les élargissements européens de 2004 la réunification, encore incomplète, du continent après la séparation du rideau de fer, nous avons trop souvent regretté la dilution de l'Europe des pères fondateurs à 6 puis 12, appréhendé l'élargissement avec méfiance. Que deviendrait l'influence française dans cette Europe post-carolingienne ? Concentrant depuis la chute du mur de Berlin sa politique étrangère sur les relations avec les grandes puissances, États-Unis, Allemagne, Russie, la France a manqué un rendez-vous avec ces nouveaux membres qui portaient en eux l'aspiration européenne. Le soutien à l'Ukraine, mais aussi la redécouverte de l'Europe centrale, de son histoire et sa littérature si liées aux nôtres, à commencer par Kundera bien sûr, peuvent être le point de départ d'une nouvelle histoire européenne.

WANG KEPING

DUOS



CHRONIQUE

La vie culturelle des baleines

DÉBAT OUVERT

PAR NATHAN DEVERS

Les structures fondamentales des sociétés humaines,
Bernard Lahire, La Découverte, 1668p., 23,99 €

Y a-t-il une sociologie des champignons, des oiseaux, des primates ? Les baleines ont-elles une vie culturelle ? Pourquoi n'existe-t-il aucune société humaine qui ait suspendu ou dépassé le phénomène de la domination entre individus ? Faut-il que les animaux vivent longtemps pour laisser une trace aux générations postérieures et forger une mémoire collective ? Comment la répartition du travail et la hiérarchisation des individus a-t-elle lieu dans une fourmilière ? En quoi la vaccination permet-elle d'adoucir les pressions sélectives pesant sur notre espèce ? Toutes ces questions sont profondément sociales. Et pourtant, elles ne correspondent pas aux problèmes qu'on associe usuellement à l'idée qu'on se fait de la sociologie. L'ouvrage de Bernard Lahire, *Les structures fondamentales des sociétés humaines*, où il entend amorcer une refondation des sciences sociales. Ce livre propose tout à la fois une synthèse et une méthode : il esquisse l'anatomie souvent critique de sa discipline et lui fixe un programme novateur et global. Car Lahire, et tel est le point de départ, exprime l'insatisfaction que suscite en lui l'état actuel de la sociologie. Ramifiée en une série de recherches appliquées, fragmentée par la spécialisation académique, otage de certains dogmes, elle peine à réfléchir sur sa raison d'être et à identifier son problème directeur.

Cette carence provient d'un problème plus profond : la sociologie a voulu se protéger des sciences du vivant. Il faut dire que ce mariage est souvent dangereux et peut conduire en droite ligne au darwinisme social ou au totalitarisme, inutile de faire un dessin... Mais ce refus de biologiser le politique ne doit pas conduire à oublier que l'existence collective est un fait naturel, intrinsèque à la vie. Or, à force d'étudier des variations historiques, d'adhérer aux principes du constructivisme, la sociologie contemporaine occulte cette évidence. D'où la nécessité, selon Lahire, d'inverser ses coordonnées :

il faut, plaide-t-il, « regarder les humains comme nous avons regardé jusque-là les non-humains » et « regarder les non-humains comme nous avons regardé jusque-là les humains ». Injecter du biologique dans la sociologie, non pour la ravalier à un déterminisme d'airain, mais au contraire pour montrer comment les grandes invariances sociales découlent de données biologiques. C'est ainsi que, dans un chapitre éclairant, Lahire propose une généalogie de la domination à l'aune du concept d'« altricialité secondaire », désignant la lenteur de la croissance avant de devenir autonome. Si les sociétés humaines sont originellement inégalitaires, c'est sous l'effet de la très longue relation de dépendance que l'enfant entretient vis-à-vis de ses parents. Relation d'amour et de pouvoir, d'autorité et de sollicitude, qui se prolonge à toutes les strates de nos sociétés – et qu'on retrouve, presque intacte, dans le respect voué aux anciens, dans les métaphores paternelles employées par les politiques, voire dans l'idée de mère patrie. Les différents régimes d'inégalités, d'aliénation, de pouvoir ne feraient donc que décliner ce fait biologique dont personne n'est coupable : l'indissociabilité, chez l'humain, de l'aide et de la domination.

Si l'essai de Lahire fera date, c'est parce que, tout à son dialogue inter-disciplinaire, il parvient à esquisser une nouvelle définition du propre de l'humain en tant qu'animal social. Contre tous les anthropocentrismes, Lahire rappelle que nous n'avons pas le monopole de l'entraide, ni de la transmission, ni du partage des tâches, ni même de la culture. Ce qui nous différencie des autres animaux n'est pas une supériorité mais une singularité : un agencement complexe de lois, d'invariants, de lignes de force qui font de nous les seuls êtres vivants dont l'existence collective s'inscrit dans une expérience historique. Telle est sans doute l'horizon commun, aujourd'hui, des sciences dites humaines : dessiner la différence de l'homme.

Pauline Guerrier

Ad Mire II



Du 29 septembre au 18 novembre 2023, du mardi au samedi de 11h à 19h

CHRONIQUE

Histoire et Géographie

BOOK-ÉMISSAIRE

PAR ERIC NAULLEAU

Les Doux, Anguel Igov,
traduit du bulgare par Marie Vrinat,
Intervalles, 208p., 19 €

*Le Grand surplomb, Retour au Mont
Analogue*, Edgar Melethy
La fosse aux ours, 144p., 18 €

« Mais si, un jour, quelqu'un entreprend de raconter honnêtement tout ce qui s'est passé, alors son récit devra être contradictoire et haché, il devra parler avec plusieurs voix qui diront des choses différentes et qui retentiront de manière différente. » Telle pourrait être la définition de la littérature par opposition à la propagande. La polyphonie contre le discours unique, la complexité contre la simplification, le bois vert de la vie contre le bois sec de l'idéologie. Une définition que l'auteur applique aux événements survenus à partir du 9 septembre 1944 en Bulgarie, quand un coup d'État renverse le régime allié de l'Allemagne nazie, prologue d'une instauration du communisme avec l'aide de l'Armée soviétique. Les nouveaux maîtres du pays imposent la terreur par les armes et par le verbe, nul n'est censé ignorer les Évangiles rouges : le peuple a pris le pouvoir, le collectivisme est notre avenir, le salut vient de Moscou. Et malheur aux hérétiques ! Au milieu de la tourmente, un obscur poète place sa plume aux services des idéaux du jour, pour le plus grand bonheur de la femme dont il est amoureux, ce que les narrateurs anonymes commentent en ces termes : « Si une femme préfère des poèmes sur les bourreaux à ceux qui lui sont consacrés, ce n'est vraiment pas bon signe. » Bien vu. Emil Strezov se retrouve en charge de l'instruction contre les membres de l'intelligentsia compromis avec la monarchie et la croix gammée, une tâche qu'il exécute selon les préceptes du moment : « Peu importe la culpabilité individuelle, tous sont un ramassis de fascistes, sans compter que le temps manque vraiment, il faut vite les châtier et en finir, il faut écraser cette racaille, enlever les ruines, pour, ensuite, construire une nouvelle vie. » Le roman d'Anguel Igov ne brille pas seulement par la reconstitution inspirée d'un épisode historique, *Les Doux* se veut aussi une méditation en profondeur sur la violence révolutionnaire, sujet d'une conversation cruciale entre notre poète et un jeune intellectuel juif. De même qu'une réflexion métaphysique sur ce qui pousse un homme à désirer la mort d'un autre homme – les troubles motivations de la vindicte de Strezov envers son confrère Chtilianov recèlent de quoi passionner Dostoïevski et tous les spéculologues des gouffres de l'âme humaine. Et la dernière scène est un chef-d'œuvre de cruauté digne des meilleurs

écrivains. Autant d'événements narrés par la voix d'un chœur d'habitants du quartier sofiote de Youtchbounar, comme pour rappeler que la Bulgarie est voisine de la Grèce et l'Histoire proche de la tragédie antique.

On reste en Bulgarie, et plus précisément à Blagoevgrad, où deux originaux lient connaissance en marge d'un congrès d'ornithologie. D'une part, Edgar Melethy, spécialiste du discolopax, un oiseau incapable de voler droit. De l'autre, le Chanoine, passionné de l'étrange « langue des guides » – dont la densité faiblit à mesure que l'altitude augmente jusqu'à revenir au silence. Les deux hommes unissent leurs forces afin d'escalader un pic mythique, projet présenté par le Chanoine en des termes paradoxaux : « Pour peu qu'il existe, naturellement, car vous savez comme moi, depuis les récits originels de ce Théodore, que l'inaccessibilité du sommet pourrait être constitutive, par construction, de notre Mont Analogue. » Très plaisant Ovni littéraire que ce *Grand surplomb*, réécriture d'un roman de René Daumal auquel plusieurs générations de lecteurs vouent un culte depuis sa parution en 1952 (il figurait parmi les lectures favorites de François Mitterrand). Tout comme *Le Mont Analogue*, cette variation demeure inachevée et s'interrompt au milieu d'une phrase, tout comme *Le Mont Analogue*, elle dissimule une quête spirituelle sous les dehors d'une expédition en haute montagne. Des aventures à la Jules Verne avec supplément d'âme, l'apparition d'un couple de créatures à mi-chemin de l'homme et du lézard cohabitent avec « une invitation à fouiller le langage au-delà des apparences ». Dans ce dernier registre, une attention particulière est portée aux anagrammes et aux palindromes – la quatrième de couverture nous informe qu'« Edgar Melethy est le pseudonyme d'un écrivain français », sa véritable identité serait-elle à chercher du côté de l'Oulipo ? Quoi qu'il en soit, ce n'est pas en levant les yeux vers le ciel que nous apparaîtra la clé de toutes les énigmes, mais en baissant la tête : « Nous cherchions une ligne d'ascension, reprit-il, l'esprit compromis par nos vieux héritages euclidiens. Ah, incorrigibles fourneaux que nous sommes, victimes de l'aimantation exercée sur nos caboches embrumées par la pure verticale. (...) Alors que la ligne, mes amis, dans toute sa variété, est avant tout retorse ! Inventive ! » Dans cette célébration de la ligne, il n'est pas interdit de distinguer un éloge de la littérature.